

Marchandises du Printemps!

O. M. Melanson SHEDIAO,

Marchandises du Printemps

Plus Magnifiques Assortiments de Marchandises

PRIX

Etoffe à Robe et à vêtement complet, patrons et couleur les plus récents, Guillaumes, Cachemires, Indienne, Serge, Coton à chemises, Draps, Tweeds, Worsteds, Flanellette, Nappes, Coton blanc, Coton jaune, Chapeaux, etc.

CHAUSSURES

MEUBLES

FARINE

Farine de Blé, Farine d'Avoine, Baillarge, et tout ce qu'on peut demander dans un magasin général de première classe.

NOUBLIEZ POINT LA PLACE:

Melanson Melanson

N.B.—Toute commande par la malle recevra notre attention la plus pressée.

ce jour-là que le Saint-Esprit commença à déveiler ses bienfaits dans le corps mystique du Christ, par cette admirable effusion que le prophète Joël avait vu longtemps à l'avance: car le Paraclet "s'égale au dessus des Apôtres afin que, sous forme de langues de feu, de nonnelles couronnes spirituelles soient placées sur leurs têtes." (Cyr. hierosol. catech., 17.)

Alors les Apôtres descendirent de la montagne, comme l'écrivit Chrysostôme, non point portant des tables de pierre dans leurs mains, à la manière de Moïse, mais portant l'Esprit dans leur âme, et répandant comme un trésor et un fluve de vérités et de grâces." (In Matth. hom. I; II Cor. III, 3.)

Et puisque ce salut du peuple, qui est la mission de l'Eglise, demande absolument qu'elle poursuive jusqu'à la fin des temps sa tâche, l'Esprit Saint doit donner à l'Eglise, pour l'accroître et la conserver, une vie et une force éternelle: "Je prie, mon Père, et il vous donnera un autre Paraclet pour qu'il demeure avec vous toujours l'Esprit de vérité." (Joan. XI, V. 16, 17.)

Qui se recommandent à ce point les Melançons Marchandises aux plus bas prix.

Mon stock est au complet dans toutes les branches et comprend

Et pour aider à ceux qui se proposent d'acheter que j'ai me fais un plaisir d'annoncer que j'ai reçu et ouvert à l'inspection du public un des

Et Matériaux de construction, Papier sec et goudronné, Peintures, Huile, Vitres, Mastic, Clous, etc.

GRECS ET TURCS.

Une dépêche de Constantinople dit qu'il est rumouré que des scènes orageuses aient eu lieu pendant les séances de la conférence de la paix et que l'obstruction allemande aurait soulevé d'indignation la majorité des ambassadeurs.

Des autorités dignes de foi affirment que les puissances s'efforcent de faire signer à la Porte des propositions générales de paix, pour laisser ensuite la Grèce et la Turquie en fixer les détails. Cela voudrait dire que les puissances abandonnent la Grèce à la merci du musulman vainqueur. Dans ce cas, la Grèce recommencerait la lutte et cette fois ce serait pour son existence menacée.

AVIS DE L'ADMINISTRATION

Dorénavant l'abonnement au MONITEUR ACADIEN, quand il ne sera pas payé d'avance, ou dans le premier mois, sera comme suit:

Sur les adresses imprimées, nos abonnés peuvent constater où ils en sont avec nous

LE MONITEUR ACADIEN

SHEDIAO, 15 JUIN 1897

La Convention Acadienne.

Le président de la société nationale de l'Association nous écrit qu'il y aura pas de convention générale cette année. Le comité espère qu'il sera possible d'en tenir une l'année prochaine; mais rien n'est encore décidé à ce sujet.

Politique provinciale.

Une proclamation publiée vendredi annonce au peuple du Nouveau-Brunswick l'élevation de l'honorable Charles LaBillois, membre de l'exécutif de cette province, au poste de ministre de l'agriculture. Le nouveau ministre a prêté le serment d'office vendredi après midi.

Le département de l'agriculture dans une province presque essentiellement agricole comme l'est le Nouveau-Brunswick, revêt une importance exceptionnelle, une importance jusqu'à ce jour apparemment ignorée en haut lieu. Nous comprenons difficilement comment on a pu si longtemps priver d'une direction particulière l'administration d'un tel département et la nomination d'un nouveau ministre reçoit notre approbation en autant qu'elle répare en partie cette coupable négligence.

Un autre motif nous porte encore à donner notre assentiment à la création du nouveau ministère: l'élevation de M. LaBillois est la reconnaissance des droits incontestables de la population française du Nouveau-Brunswick.

L'honorable Charles H. LaBillois, député du comté de Restigouche à la Chambre d'Assemblée et membre du conseil exécutif du Nouveau-Brunswick, naquit à Dalhousie le 18 décembre 1856, du mariage de Malvina Cullen, fille aînée de Marie Poirier, de St-Bonaventure, et de Pierre Cullen, de l'Irlande, et de Joseph LaBillois, fils cadet du docteur Charles LaBillois, de Morbihan, France, qui quitta sa patrie peu après la chute du premier empire pour venir s'établir définitivement à la Baie des Chaleurs.

Le sujet de cette esquisse reçut son instruction à l'école modèle de Carleton, P. Q., et à l'école de grammaire de Dalhousie, et est marié à Dile Charlotte McNaughton, fille de feu John McNaughton, de son vivant marchand à Québec.

En ses élections générales de 1882 pour représenter le comté de Restigouche à la chambre d'assemblée, réélu aux élections générales de 1886, et par acclamation aux élections générales de 1890. Lors de la résignation de l'hon. O. J. LeBlanc, l'hon. M. LaBillois fut appelé à lui succéder dans le conseil exécutif le 9 mai 1891.

L'hon. M. LaBillois est dans le commerce et il occupe plusieurs positions importantes; a été secrétaire-trésorier de la Société St-Jean-Baptiste de Carleton, député régulateur de la 2e division du comté de Bonaventure; il est officier de la société

d'agriculture de Restigouche et directeur de la "Compagnie de chemin de fer de colonisation de Restigouche et Victoria."

L'hon. M. LaBillois manie la parole avec facilité. Sur les hustings comme dans l'arène parlementaire il sait se faire écouter.

Encore ces règles de l'Index.

Déjà, nous l'avons dit, la "promulgation quasi-officielle" des décisions des Rites par le MONITEUR dans les provinces maritimes trouble le sommeil du rédacteur de l'Évangéline.

Pris d'une grande colère, il perd tout sentiment des convenances et, revêtant l'hermine, il nous somme à la barre de son tribunal et il évoque, pour le juger, le passé du MONITEUR.

Et quelle dignité, quelle générosité, quel désintéressement sublime dans les paroles de ce juge en colère! Puis, ayant assouvi sa haine farouche en attaquant lâchement un homme retiré du journalisme, il hasarde timidement un petit paragraphe anodin au sujet des nouvelles règles de l'Index.

Mais, de grâce, que le confrère se taise; à l'entendre argoter de la sorte, le public finirait vraiment par croire que l'écrivain de la feuille de Sisibou est l'auteur d'un de ces livres dangereux qui visent virtuellement les décisions de la congrégation romaine.

Maintenant, un mot d'explication. Au cours de l'article du confrère, nous trouvons le petit bout de phrase suivant: "Il n'en va pas ainsi avec le confrère..." Halte-là, monsieur! Cette familiarité nous paraît déplacée. Comprenez de qui? De l'étrange et mystérieux individu qui tient la plume à l'Évangéline?—Dieu nous en préserve!

Echos de l'Île Prince-Édouard.

Dimanche, le 6 de juin, les Enfants de la Société de Marie, de Summerside, ont présenté au Rév. D. J. G. McDonald une adresse accompagnée d'un riche cadeau. Le vénérable prêtre a été vivement touché de ce témoignage d'estime et d'affection.

M. James Baird, de Miscouche, surintendant des chemins pour le lot 17, ne pouvant remplir les fonctions attachées à ce poste, sera remplacé par M. George Squarbrige, qui a été nommé assistant surintendant.

C'est M. Squarbrige qui a eu la direction de la machine à chemin de Summerside depuis quatre ou cinq ans.

On dit que dans cette dernière ville, les chemins qui ont été arrangés au moyen d'une machine sont excellents et de beaucoup supérieurs aux autres.

Le 22 de juillet, les citoyens de Charlottetown seront appelés à se prononcer sur le "Scott Act." Ils devront voter pour son maintien ou pour son rappel. C'est la sixième fois depuis dix-huit ans que les habitants de la capitale insulaire sont appelés à voter sur cette loi prohibitive. Le premier vote fut pris en 1879, alors que l'acte fut approuvé avec une majorité de 584. Mais cette majorité fut réduite à 40 en 1884, puis à 20 en 1887. En 1891, les adversaires du Scott Act remportèrent par 14 voix et, les trois années suivantes, il n'y eut à Charlottetown ni prohibition ni licence. Mais en 1894, l'acte fut de nouveau mis en vigueur, après qu'un plébiscite eût donné une majorité de 22 à ceux qui voulaient la prohibition. Le Scott Act n'a apparemment fait aucun bien à Charlottetown, car le vice de l'ivrognerie n'a pas diminué.

Nous lisons dans l'Impartial, de Tignish: "Mardi, le 15 du courant, est le jour de l'assemblée annuelle des écoles publiques. Comme il y a plusieurs jeunes instituteurs français qui sortent de l'école normale, mais de nos jours, les commissaires des districts français ne négligent rien, il faut l'espérer, pour se procurer, autant que possible, des instituteurs et institutrices de notre langue. On constate que dans les écoles françaises où l'on emploie des maîtres ou maîtresses anglaises, le français est enseigné d'une manière qui laisse beaucoup à désirer. Il ne faut pas oublier que pour enseigner une langue avec succès, il faut la comprendre."

Le confrère a raison et ce qu'il dit a bien du bon sens. Ajoutons même que pour enseigner l'anglais dans une école où les élèves sont d'origine française l'instituteur qui sait parler les deux langues est préférable à celui qui ne possède que la langue anglaise. Avant d'étudier avec profit une langue étrangère, il est indispensable à l'élève de connaître celle qui lui est propre, qu'il a apprise à balbutier sur les genoux de sa mère.

Gilbert Gallant, dont nous avons annoncé à nos lecteurs l'arrestation sous l'accusation de vol, a été condamné à subir son procès aux prochaines assises de la cour suprême.

Inondation en France.

Les dernières nouvelles reçues de Grenoble, annoncent que le désastre causé par le débordement de la Mor-

ge est beaucoup plus grand qu'on ne l'avait supposé d'abord. Il s'est produit des éboulements énormes, un grand nombre d'arbres ont été déracinés et le sable qui descendait des montagnes est venu remplir la vallée. Des maisons ont été emportées ensevelissant les bestiaux sous les ruines; dans beaucoup de villages, les habitants ont pris la fuite sans avoir eu le temps de rien emporter.

Presque toutes les fabriques situées le long de la rivière ont été détruites. La ville de Voiron présente un aspect désolant, tous les ponts sont détruits et les rues sont remplies de débris des fabriques, de balles de drap, de rouleaux de soie et de nombreuses marchandises. Les routes sont absolument impraticables.

La plupart des négociants sont complètement ruinés et des milliers d'ouvriers sont non seulement sans travail, mais encore sans ressources.

L'eau a monté si vite que des centaines de personnes ont failli périr. Dans de nombreux cas et dans beaucoup de boutiques, les occupants avaient de l'eau jusqu'au cou avant d'avoir eu le temps de se rendre compte de ce qui était arrivé. On annonce qu'une famille de 6 personnes a péri, mais jusqu'à présent, on a encore retrouvé que deux cadavres; on cite de nombreux actes héroïques de sauvetage.

Les moissons sont entièrement perdues dans toute la vallée et les fermes elles-mêmes sont plus ou moins endommagées. Les saux s'écoulent lentement laissant sur le sol une boue épaisse dans laquelle la troupe, aidée des habitants, creuse des canaux pour permettre aux eaux accumulées dans les creux, de s'écouler dans la rivière. Les autorités municipales ont décidé de faire sauter le barrage de Castellon pour faciliter l'écoulement de l'eau. Il y a encore actuellement trois pieds d'eau dans beaucoup de maisons et particulièrement à Moirans, où des habitations s'écroulent à chaque instant.

Le rapport du ministre de la justice pour 95 96 vient d'être distribué. Pour le Canada tout entier l'augmentation de la population pénitentiaire a été de 1895 à 96, de 61 p. c.

Le Monument-Lefebvre.

L'inauguration de la Salle-Lefebvre a lieu demain soir, par une grande cérémonie dramatique et musicale donnée par les élèves actuels. Nous encourageons vivement le public à assister à cette œuvre qui sera la première tenue dans la belle et spacieuse salle du Monument-Lefebvre.

La distribution solennelle des prix aura lieu jeudi, à sept heures du soir. Ce sera le programme des exercices de la fin d'année:

- 1—Orchestre Ripley
2—Alumni Poem John Boden
3—Discours A. A. LeBlanc, M. D.
4—Chœur
Aux armes! Aux armes! Société St-Gélie.
5—Alumni Oration James P. McInerney, M. D.
6—Violon Le prof. Gilbert.
7—Discours d'adieu Pierre Damers
8—Valedictory Frank Leger
9—Orchestre Laurendeau
Valse "Lobelia" Laurendeau
Co lation des Degrés—Conferring of Degrees.
Orchestre Handicap March, Rosey God Save the Queen.

Tremblement de terre.

Les journaux des Antilles françaises apportés par le dernier paquebot donnent des renseignements sur le tremblement de terre de la Pointe-à-Pitre, Guadeloupe. C'est vers dix heures et demie du matin qu'une terrible secousse a remplit la ville de ruines et de dévotion. Depuis le fameux tremblement de terre de 1843 rien de semblable ne s'était présenté.

Lorsque la secousse s'est produite, tout le monde était au travail. Le temps était superbe, mais il faisait très chaud. Subitement la terre a tremblé, si fort que tout ce qu'on a pu croire que c'était la fin de tout. Les maisons ont été secouées d'une façon vertigineuse. On a remarqué un mouvement d'oscillation de l'est à l'ouest, disent les uns, du nord au sud disent les autres, immédiatement suivi d'un mouvement de trépidation si violent que deux fois de plus aucune maison ne serait restée debout. On estime que la secousse a duré cinq ou six secondes.

Beaucoup de personnes disent avoir entendu une détonation analogue à celle d'un coup de canon et un grondement souterrain. Mais au milieu du craquement général, de la dégringolade de tous les meubles, du bruit causé par la chute des murs une immense clameur s'est élevée. La foule effarée se précipitait dans les rues, dans une lamentation continue.

Immédiatement un service de sauvetage s'organisa, et l'on pouvait voir des gendarmes fouiller les débris. Des prêtres couraient, portant les secours de la religion. Des brancards défilèrent avec les blessés ou les morts. Il y a eu 42 victimes dont 4 morts.

Les rues étaient jonchées de débris de toutes sortes. On constatait que toutes les maisons étaient ébranlées ou fortement endommagées.

Beaucoup de petites maisons ont été ébranlées par la chute des pignons voisins.

Les quais sont crevassés sur toute leur longueur à une distance de 2 à 10 mètres du bord de l'eau. Une grande partie des trottoirs sont décollés. L'église a été profondément lézardée et la tribune gauche menacée de ruine. L'angle sud-ouest de la caserne de gendarmerie est près de tomber.

Les gens âgés qui peuvent comparer ce dernier tremblement de terre à celui de 1843, disent que le dernier en date a été plus violent, mais plus court. En effet, lors du tremblement de terre du 8 février 1843, il y eut 1,500 morts et 2,000 blessés, car la catastrophe étant arrivée à dix heures du matin, quand les feux des cuisines et des usines étaient allumés, l'incendie se joignit à l'ébranlement. Les dégâts furent estimés à 120 millions. Le gouvernement français fit voter un crédit de 2,500,000 francs et les souscriptions particulières produisirent 3,500,000 francs. On ne perdit pas de temps: les secours furent envoyés par le retour du paquebot, et l'amiral de Moges, qui commandait la station des Antilles, mit toutes les ressources dont il disposait à la disposition des malheureux habitants de l'île où la détresse fut si grande qu'il fallut envoyer même de l'eau de la Martinique. Le gouverneur de la Guadeloupe, M. Gourbeyre, et celui de la Martinique, M. Daval d'Ailly, déployèrent un grand zèle dans ces tristes circonstances.

Dans les premiers moments de la panique, le pillage se mêla aux autres causes d'épouvante. On accusa les nègres d'en être les auteurs, mais on reconnut que ces nègres étaient simplement des matelots américains appartenant aux équipages des vaisseaux qui étaient dans le port.

Les pénitenciers du Canada.

Le rapport du ministre de la justice pour 95 96 vient d'être distribué. Pour le Canada tout entier l'augmentation de la population pénitentiaire a été de 1895 à 96, de 61 p. c.

Table with 2 columns: Year, Population. Rows: 1893-94 (1,179), 1894-95 (1,280), 1895-96 (1,361).

L'âge des détenus est le suivant:

Table with 2 columns: Age, Number. Rows: Au dessous de 20 ans (126), 20 à 30 ans (625), 30 à 40 ans (348), 40 à 50 ans (161), 50 à 60 ans (81), Plus de 60 ans (20).

Total 1,361

On voit que la catégorie inférieure à 20 ans atteint presque celle de 40 à 50. Dans le pénitencier de Dorchester, 20 p. c. des détenus sont âgés de moins de 20 ans.

Par provinces les détenus se répartissent ainsi:

Table with 2 columns: Province, Number. Rows: Ontario (577), Québec (402), Nouvelle-Ecosse (111), Nouveau-Brunswick (67), Ile Prince Edouard (21), Manitoba (46), Colombie Britannique (113), Territoires N.-Ouest (24), Canada (186).

La division par religion est la suivante:

Table with 2 columns: Religion, Number. Rows: Catholiques (642), Protestants (623), Autres religions (45).

An point de vue social les détenus se divisent ainsi:

Table with 2 columns: Category, Number. Rows: Bâtisseurs (122), Temporaires (708), Intempérants (533), Total (1,361).

An point de vue de l'éducation, la répartition est la suivante: Ne savent pas lire (235), Peuvent lire seulement (80), Ne savent ni lire ni écrire (1,361).

L'examen de la nature des offenses indique que 20 pour cent des offenses commises dans cette période étaient dirigées contre les personnes; 70 pour cent contre la propriété et 10 pour cent contre le public en général. Un tiers du chiffre total est pour vol et 5 pour cent pour meurtre ou homicide.

Quant aux occupations, il est à remarquer que les découvertes, les déclassés ou ceux qui n'ont jamais appris de profession tiennent une large place. Les journaliers qui ne constituent que 4 pour cent de la population pénitentiaire.

MORT SUBITE.—Simon Collet, de Coatsville, comté de Kent, a été trouvé mort dans son lit jeudi matin, le 3 juin. M. Collet se coucha plein de santé, mercredi soir; à trois heures du matin, sa femme se réveilla et crut remarquer quelque chose d'étrange dans l'apparence de son mari. Elle eurent chez un voisin chercher du secours et lorsqu'elle revint, elle trouva son époux mort.

HALIFAX, N. E., 9 juin.—John A. Kirk de Guysboro vient d'être nommé agent d'immigration à Halifax. M. Kirk fut député à la législature de 1867 à 1874; il résigna alors et fut élu aux Communes comme partisan de M. Mackenzie.

FEUILLETON. 11

Collège Saint-Joseph MEMRAMOOC, N. B.

PROFESSEURS
Le Collège Saint-Joseph est sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus.
I. - Les mathématiques qui y sont enseignées comprennent deux cours distincts : le cours commercial et le cours classique. Le cours commercial comprend quatre années; le cours classique est de cinq ans.

Hotel Terrace, Shediac, N. B.

Commandant situé au centre de la ville et confortablement meublé et tenu. Bonne table, bonnes chambres et bons lits. Bonne grande cuisine pour les chevaux.

CE N'EST PLUS DANGEREUX!

La diarrhée, le choléra, la dysentérie, les crampes, les douleurs sont instantanément guéries par le Panacée de Pendleton.

Venez voir le bon Marché JOHN O'NEILL, Moncton.

GROCERIES
qui toujours existe l'envie de nos compétiteurs de voir l'admiration des ménages, n'a jamais été si complète, si choisie, si abondante.

Charles A. Dickie, (Successor de DICKIE FRERES)

MARCHAND GENERAL DE
Ferrereries y compris fournitures de voitures, Fer en barre, Acier, Farine, Moules, Son, Groceries, Falcoes, etc.

Gale! Gale!

Ceux qui sont atteints de cette maladie devraient employer

CONGUEMENT de Lawton

ONCEMENT est un remède sûr et prompt.

A. G. LAWTON, SHEDIAC, N. B.

LA VEUVE DU GARDE

VIII NÉRA

(Suite)

Maxime Vilhardouin était un beau et hardi jeune homme, brun par les voyages, à l'air un peu altier, et qui, si l'on en jugeait par certaines lignes de son visage, devait avoir subi de cruelles épreuves.

Il répondit gravement aux prières liturgiques, et s'acquitta avec dignité des divers rites du baptême. La cérémonie terminée, quand Néra, toute blanche et pâle se trouva dans les bras de Louise, qui la couvrait du regard comme une véritable petite mère, il prit sans compter dans sa poche une poignée de pièces d'argent, et les jeta sur le sol, tandis que François Pierre et Julien lançaient des drâges.

Les cloches firent de nouveaux mises en branle, puis, entre deux haies de curieux et d'amis, les gens du baptême allèrent de l'église à la maison de Catherine.

Maxime se sentit très ému en y entrant. La vue de cette famille nombreuse, si belle, si unie, de cette veuve en deuil, si grande et si simple dans son malheur, le toucha profondément. Il rompit un morceau de gâteau et mouilla ses lèvres dans un verre de vin du pays puis il dit à Catherine :

— Je ne resterai pas longtemps ici, mon humeur voyageuse m'entraîne encore... Ma filleule ne pâtira cependant pas de mon absence... Vous toucherez pour elle une somme de cinquante francs par mois, jusqu'à sa majorité... Prenez ceci, Catherine, dans ce pli est un souvenir pour la petite marraine; n'ouvrez ce papier que le jour où on la demandera en mariage.

Georges se glissa vers Maxime Vilhardouin et l'attira à l'écart. — Monsieur, demanda-t-il, est-ce vrai que vous allez en Bohême ?

— Oui, mon enfant, en quoi cela t'intéresse-t-il ? — Monsieur, ce sont des bohémien qui ont volé Claudin; si vous m'emmenez, nous le chercherons ensemble.

— Tu aimais bien ton frère ? — Si je l'aimais ! hélas ! On me déteste depuis que Claudin est perdu. Et que voulez-vous que je devienne un million de mes frères et sœurs, qui semblent me reprocher l'enlèvement du pauvre petit ?

— Si tu avais quinze ans, répondit Maxime, peut-être l'emmènerais-je, tu es trop jeune, Georges... Quelle chance aurions-nous, d'ailleurs, de retrouver cet enfant... Mais ce que je te promets, c'est si jamais je vois aux mains des bohémien un enfant de race française, de la questionner et de ne rien négliger pour le rendre à sa famille. Mais comment le reconnaître ?

Georges prit une de ses sœurs par la main et, l'amenant devant Maxime : — Voici Claudine, la jamaelle, dit-il; qui voit l'une voit l'autre. Maxime s'entretenait longtemps avec Catherine, lui annonçant qu'il avait commandé une pierre et un entourage en fer pour la tombe de Jean Tournil; puis, après avoir embrassé Louise, la mignonne marraine, il souleva Néra dans ses bras :

— Pauvrette ! dit-il, il a plu à Dieu de te faire changer de nid, et ce sera pour ton bien; mais la garde de cette brave et courageuse femme, tu deviendras ce que seront ses filles. Remercie Dieu des que tu sauras le prier, tu apporteras les bénédictions d'en haut sur cette maison privée de son chef. Quoi que te voit garde dans le regard et dans l'âme une vision de la charité. Tu l'appelles Maximienne devant Dieu, ma mignonne, mais ceux qui t'ont trouvée te garderont le nom gravé dans ta chair d'une façon indélébile, ton nom de Gypsaie et de Gitane : Néra !

Maxime Vilhardouin quitta la famille du garde à la nuit tombante. Quinze jours après, il se diri-

geait vers les rives de la Moldaw.

IX

RUCHE D'AVETTES.

Les mois avaient passé, faisant succéder le printemps à l'hiver les avoines blondes aux foins odorants et les blés d'or à la folle avoine. Puis l'automne amena la chute mélancolique des feuilles qui se coloraient de teints admirables pour mieux se faire regretter; le passant les foule sous les pluies et les neiges; tout parait mort dans les champs comme aux grands bois. Mais un matin, le renouveau se chanta dans les nids; de grands bruits d'ailes passèrent à travers les clochers. Les oiseaux revenaient, et avec eux les refrains de l'avril. Les bûissons firent pointer leurs pousses vertes; les gommiers des bourgeons fondirent au soleil; dans le creux des fossés sur les hautes talus, les violettes et les primèveres s'ouvrirent. L'arbuste étala ses bouquets de mariées; les vierges étendirent leurs bras souples; il y eut une poussée de vie exubérante dans la nature. Alors les pousses couvertes d'un duvet d'or s'ébattaient le long des chemins, à côté de la mère penneuse, et les enfants que l'hiver avait vu grelottants et frioteux reprirent leur gaieté de bon cœur, et partirent en longues bandes pour d'interminables écoles buissonnières.

La maison de Catherine Tournil prenait sa part de printemps. Les arbres de la cour verdissaient; les troncs posés dans les angles balançaient leurs rameaux verts, en attendant qu'ils donnassent des thyres odorants que suivraient des grappes de jayot. Des héliantes, des clématites folles, une glycine, mettaient une clarté dans cette cour. Une couvée de poussins y trottaient, et les petits canards se hasardaient à nager, encouragés par leur mère. Les enfants s'ébattaient avec le peuple emplumé sur les bancs de la cour, car les trois aînés travaillaient chez leurs patrons et ne reparaissent que le soir. Georges et Marie allaient régulièrement à l'école. Il ne restait donc à la maison, tantôt autour des jupes de la mère, tantôt dans les encoches, que Claudine, Vincent, Néra et Nichette. Cette dernière pouvait désormais se tenir sur ses jambes frêles. C'était une ravissante petite fille, entrant dans la vie sans en comprendre les soucis et les devoirs; riant au ciel par, battant des mains devant les bêtes innocentes et se roulant dans l'herbe avec des grâces d'agneau. Petite, blonde, elle avait une bouche pareille à une cerise mûre, et des yeux semblables à des bleuets entr'ouverts. Néra l'avait prise en adoration. A mesure qu'elle grandissait, la Bohémienne, si elle prenait des forces et sentait en elle affiner une vie que tant de fois elle avait failli perdre, devenait de plus en plus grave et triste. Sans doute, elle restait souvent des heures entières avec ceux dont Catherine avait fait ses frères adoptifs, mais elle avait beau se trouver à leurs côtés sa pensée, prenant des ailes, s'en allait loin, bien loin, dans des pays inconnus. Souvent elle demeurait des heures entières assise sur une pierre, la tête plongée dans ses mains, évoquant le vague souvenir d'une femme à la chevelure noire et crépelle, tombant en nappes sur ses épaules, et de deux bêtes énormes, monstrueuses, dont les proportions grandissaient encore dans son souvenir. D'autres fois, rattachant le fil souvent rompu de mélées étranges ayant scandé la marche des Tziganes errants et bercé ses rêves sous les fatales, dans les granges, le long des buissons, elle chantait des airs bizarres avec une mélancolie pénétante, bien au-dessus de son âge. Du reste, Néra paraissait avoir peur d'oublier la langue des Romanichels. On la voyait, durant de longues heures, tirer de son sein le cordon noir soutenant la bagne de cuir de Mathia, la collar à ses lèvres, pour lui adresser la parole avec des inflexions de voix douces comme une caresse. Excepté Nichette, les autres petites se liaient peu avec cette étrangère qu'on leur ordonnait d'aimer. Vincent se montrait assez bon pour elle, mais il paraissait en avoir presque peur. Quant à Claudine, elle dissimulait mal sa haine. Aucun raisonnement ne put la convaincre que Néra demeurait étrangère à la disparition de son frère jumeau.

Elle avait entendu raconter jadis des histoires d'enfants volés par des bohémien, elle en concluait que la mère de Néra avait changé Claudin pour cette petite fille au teint brun, aux yeux de charbon incandescent. Néra, au

contraire, sans doute en raison des contrastes ou par une affinité secrète, se sentait vivement attirée vers la petite fille. Claudine devenait si faible, qu'elle éprouvait souvent le besoin d'une aide, et Néra se trouvait toujours là. Depuis l'enlèvement de Claudin, Claudine ne souriait plus. Par une loi mystérieuse dont les exemples sont fréquents, il semblait qu'une part de sa vie lui eût été retirée, depuis qu'elle n'avait plus son frère.

Elle cachait dans un angle de la maison, les pauvres jonets qui lui avait appartenu. On la trouvait parfois tête à tête avec un vieux polichinelle qu'elle embrassait en versant des larmes. Catherine voulait garder l'illusion que ce grand chagrin passerait; elle s'efforçait de ne point voir le désespoir de Claudine; mais les voisins le constataient, et le médecin, qui, souvent en passant devant la maison, eût pris dans des nouvelles de la famille, ordonnait de distraire beaucoup la jeune affligée.

Alois, Catherine lui ordonnait de jouer, de courir; la petite obéissait pendant quelques instants, puis, s'échappant à la surveillance maternelle devenue pour elle un supplice, elle se cachait, son polichinelle dans les bras; cet être, qui ne pouvait lui répondre, semblait pour elle don d'une âme. Il l'écoutait pendant de longues heures, assis sur ses genoux, penchant sa tête poudrée, inclinant son corps contrefait, battant le sol de ses deux sabots. Fané, râpé, laissant passer l'étonnement par sa double fosse, il lui semblait meilleur et plus pitoyable que ceux qui lui commandaient de jouer quand elle se sentait l'âme déchirée. Elle l'appelait "Claudin" et quand elle lui rappelait ses peines, elle en éprouvait un soulagement.

Néra, vive et intelligente, apprenait vite. Elle sut lire rapidement grâce aux leçons que lui donnait le soir. Mais quand Louise essaya de lui mettre une signille dans les mains, la tzigane ardente et paresseuse reprit le dessus. Elle trahissait encore son origine dans sa toilette.

Jamais elle ne gardait, comme les autres petites filles, son fichu et son tablier régulièrement mis. Néra trouvait le moyen de se composer un costume bizarre avec deux chiffons et de longues traînes de verdure.

A ces cheveux elle mêlait des branches et des herbes; elle ne les souffrait ni nattés ni rangées, et les gardait étalés sur son dos, semblable à un voile noir.

Durant la moitié des journées, depuis que le temps était devenu doux, elle errait dans les prés et les bois, retenant couverte de rose, les vêtements déchirés, les cheveux en désordre, rapportant dans son tablier des fleurs, des herbes sentant bon; elle les jetait sur son lit et s'y roulait ensuite, s'enivrant des senteurs fortes qui lui étaient familières.

Catherine ne se tourmentait guère de cette exubérance de vie. Néra était si petite ! Ne fallait-il point la laisser croître en pleine liberté, comme un chevreau sauvage ? L'âge la rendrait raisonnable sans qu'il fut nécessaire d'user de répression.

Les amis de la famille l'adoraient pour sa gentillesse étrange. François, en revenant de la forge, ne manquait jamais de la prendre sur ses genoux; Pierre lui faisait des jonets avec des débris de bois; et Julien répétait pour elle les complaintes de son répertoire.

Un jour, tandis qu'elle laissait tomber, dans un coin de la cour, la moisson de fleurs et d'herbes venant de faire, le vieux pharmacien de la ville voisine entra chez Catherine afin de demander un travail pressé pour sa femme. Il s'approcha de la récolte de Néra, et plongeant la main au milieu des fleurs et des plantes :

— Aimerais-tu gagner de l'argent, mignonne ? demanda-t-il. — De l'argent comme Pierre qui fait de la menuiserie, et ma mère Catherine qui blanchit le linge ? Oh ! oui, monsieur.

— Eh bien, ramasse dans les champs, suivant leur saison, les fleurs que tu cueilles pour te distraire, et qui sont ensuite jetées au fumier. Je te montrerai à les sécher à l'ombre, et tu recouvras de l'argent en proportion de ton travail.

Néra battit des mains. — Vous n'en direz rien à ma mère Catherine ? — Pourquoi ? — Je voudrais la surprendre. — Sois tranquille ! je garderai ton secret. Seulement, écoute bien la leçon que je vais te donner et profite-en.

Le pharmacien s'assit sur le banc de pierre près duquel se trouvait la petite fille; puis choisissant des feuilles, il lui en apprit le nom et l'usage. Il en fit ensuite pour les fleurs et les tiges d'herbes qu'elle venait de rapporter dans son tablier. Néra répétait avec une précision et une mémoire merveilleuse. Cette première leçon devait lui suffire pour quelque temps.

Mais jugeant qu'il serait incommode de rapporter sa botte d'herbes médicinales sur sa tête, elle pria, en cachette, Pierre de lui fabriquer une bronzette légère, proportionnée à sa taille; et dès qu'elle l'eut en sa possession, elle commença sa cueillette de simples.

Il lui devint facile de faire le tour des deux mois, et de s'occuper à connaître la saison de chaque différente cueillette. La botanique devint bientôt sa préoccupation unique. C'était comme un héritage de la race. Combien de fois n'avait-elle pas vu les vieilles femmes de sa tribu faire cuire dans de grands chaudrons de cuivre, des simples mêlés à des objets effrayants ou étranges ! Elles marmottaient, tout en tournant le mélange, des paroles cabalistiques aidant à la cuisson et les donnant de propriétés magiques. Sans doute, Néra ignorait les incantations diaboliques, et ne composerait de philtres ni pour indiquer le moyen de devenir riche, ni pour s'exempter du service militaire; mais elle se prenait de passion pour l'art de guérir. La nature devint bientôt pour elle un livre dont elle tourna hâtivement les feuillets. Elle ne tarda pas à connaître les heures du jour à l'heure des fleurs. Elle savait à quel instant du matin celle-ci celle-ci ouvrait sa corolle, à quelle minute elle la refermait. Les simples, les insectes, les oiseaux prirent une part dans sa vie. Tout se résuma bientôt, pour elle, dans l'aimable labeur qui lui permettait d'ajouter quelques profits à ce que gagnait Catherine, Pierre et Louise.

Au printemps, elle rapporta des rhizomes de ginseng sauvages, de l'asclépiade blanche que les chèvres broutent sans crainte, des bétoines à fleurs pourpres qui ornent les fèves automnales. Souvent elle vendait le magot en bouquet, le trouvant trop joli pour le livrer au pharmacien, et les jeunes femmes le lui payaient encore plus cher que ne l'eût fait l'herboriste.

Un jour elle rapporta sa bronzette pleine de fleurs d'or des genêts; puis ce fut le tour des ombelles blanches de sureau au parfum pénétrant. Des bottes de géranium sauvage grandi sur les murailles et dans les décombres; des capitales ramassées dans les fontaines; des gerbes de saponaire aux fleurs roses; des fermetures légères à la fois de tige de feuillage et de fleurs, lui fournirent des bénéfices faciles à réaliser.

Quand vint la saison de l'élevage des dinches, elle ramassa des orties blanches pour nourrir le délicat volaille.

D'abord Catherine crut à un jeu de Néra, quand elle la vit cueillir des plantes, les sécher à l'ombre avec un soin extrême, puis les enfermer dans d'énormes sacs ou bien en former des bottes régulières liées avec goût. Mais quand la petite fille lui remit l'argent qu'elle venait de recevoir en échange, Catherine se sentit touchée. Elle comprit qu'en dépit de sa froideur, cette enfant cachait une âme tendre et reconnaissante et, pour l'encourager davantage, elle se montra très-heureuse de joindre le gain de Néra à ce qu'elle amassait elle-même.

Pauvre mignonne ! jamais elle ne craignait de prendre trop de peine. On la voyait courir à travers les terrains marécageux pour récolter les arums aux feuilles molles, luisantes, sagittées. D'autres fois, elle retraits semblable à une petite créature du Cielste Empire, la tête couverte de clochettes d'ancolie, et drapée dans les grandes branches de clématite dont jadis les genoux se servaient pour imiter les plaies répugnantes destinées à attirer sur eux la compassion.

Bien qu'elle en eût fait les propriétés, elle récoltait sans crainte les plantes vénéneuses, les acônites bleus, les ciguës tristes, les jasciammes livides, les belladones.

Puis tard, quand les plaines se dorèrent, elle se glissa au milieu des hautes froments plus grands qu'elle, pour y ramasser des coquelicots, des bleuets, et ces fleurs d'un violet délicat que les laborieux redoutent et qui sont cependant la grâce de leurs champs immenses.

A CONTINUER.

Vous n'êtes pas tenu

De me payer argent comptant si vous désirez vous acheter un bon

MONTRE

Patronage suis prêt à vous vendre une sur le

Systeme de Versements

J'ai un gros assortiment de Montres

D'OR, AMALGAMÉ D'OR, ET D'ARGENT, pour Dames et Messieurs.

Écrivez pour avoir nos prix et nos termes.

K. BEZANSON, Magasin de Bijouterie et de Montres, 285, 287 et 289 Grand'Rue, Moncton, N. B.

Magasin Blanc DE BARKER

MONCTON ET CHATHAM

La Maison dont les Prix sur les Epicerie et le Thé sont les plus réduits dans les Provinces Maritimes

SUCRE détaillé au prix du gros. Bonne FARINE de famille Virginia, #4 85

Nous sommes à la tête; laissez faire ceux qui peuvent suivre.

Barkers, Moncton, Chatham.

J. C. VAUTOUR, MARCHAND DE NOUVEAUTES, GROCERIES, PROVISIONS, FERRONNERIES, ETC. RICHIBOUCTOU, N. B.

TERRE, MOULIN A SCIE ET A BARDEAU A VENDRE.

Quiconque désire acheter un moulin à scie et à bardeau, avec 200 arpents de bonne terre, une bonne maison, grange et forge, et 35 arpents en culture, situés dans la paroisse d'Acadieville—il y a une maison d'école située sur un des lots de cette terre—pourront s'adresser au soussigné.

J. C. VAUTOUR, Richibouctou, 21 nov. 1895.

Grain de Semence.

Au Comptant ou à Crédit. A VENDRE: 8000 boisseaux d'AVOINE, 800 " BLE blanc de Russie, 600 " BAILLARGE, 200 " SARRAZIN, 100 " GRAINE DE MIL du pays, 100 " GRAINE DE MIL d'Ontario

Termes—Au comptant ou à crédit O. M. Melanson, Shédiac, 1er avril 1897. ac

Bois de Construction!

Le soussigné est agent d'une grande fabrique d'Oxford faisant une spécialité de PORTER, CHARRIS, CLAPPEAU, BOIS A PLANCHER, PLANCHES A DOUBLES, CORNICHES, MOULURES, ETC., ETC. On fabrique sur commande, quand on désire. Le tout au plus bas prix. Venez me voir si vous avez besoin de quelque chose en fait de bois de construction. Julien Cormier, Shédiac, 12 avril 1897.

LE MONITEUR ACADIEN

Contient toujours les dernières nouvelles et est le journal le meilleur marché publié dans les provinces maritimes. Parait deux fois par semaine pour \$1 par année, payable d'avance. Abonnez-vous au MONITEUR ACADIEN.